

## ***Berbères, nomades et autorité de l'Etat dans une oasis marocaine***

Hein de Haas <sup>1</sup>

‘Ne parle pas avec les gens du village’ m’avait dit le maire (caïd), allongé sur un divan, ‘De toute façon, ils ne sauraient rien te dire. Ils sont bêtes, bêtes à lier... Crois-moi : ils sont génétiquement plus près des singes que des humains.’ Et ce disant, il se tordait de rire. Le commandant de l’armée et le président du conseil municipal s’étaient esclaffés, eux aussi, comme sur commande. Ses serviteurs noirs s’étaient contentés de sourire poliment. Je n’en croyais ni mes oreilles ni mes yeux. Il parlait donc sérieusement !

Une vieille Mercédès poussiéreuse venait de me déposer à Tamnalt<sup>2</sup>, une oasis isolée, brûlée par le soleil, située au Sud de l’Anti- Atlas, à environ cent kilomètres à l’est du chef lieu de la province désertique de Tata. Je préparais un mémoire de géographie sociale et je m’apprêtais à passer quelques mois dans cette zone pour étudier l’influence des changements sociaux sur l’agriculture traditionnelle de cette zone.

Le maire, de peau blanche, qui m’avait invité pour un déjeuner-interrogatoire, ne voyait rien de bon dans ma recherche. A son avis, les villageois n’étaient pas des interlocuteurs intéressants. Par bonheur, je pouvais passer outre à ses contestations car je possédais un permis de recherche en bonne et due forme délivré par le tout puissant Ministère des Affaires

---

<sup>1</sup> Texte paru comme chapitre dans *Le Maroc de près et de loin : Regards d'anthropologues néerlandais*. Marjo Buitelaar, traduit par Anita Concas, avec préface de Paolo de Mas. 2011, Editions Marsam.

<sup>2</sup> Les noms de l’oasis et des personnes sont fictifs.

Intérieures. Bon gré, mal gré, le maire ne pouvait donc qu'accepter ma présence.

Pour ma recherche, j'avais besoin d'un assistant, à la fois guide et interprète durant mes interviews. Dans ce but, j'allai faire un tour dans le minuscule bureau de la mairie de Tamnalt, où les fonctionnaires étaient en train de prendre le thé dans la cour intérieure. Je trouvai là le même manque d'enthousiasme. Mustapha, le chargé des questions agricoles de la mairie, né à Rabat, essaya de me décourager : 'Viens me voir, je te dirai tout sur l'oasis. Eux ne t'apprendront rien.'

Par bonheur, Idir, un employé de bureau berbère d'environ trente ans, originaire de Ouarzazate, prouva qu'il avait plus d'affinité avec la population locale et se montra aussi plus coopératif. Il me présenta à Mounir, un jeune homme charmant et d'une vive intelligence, issu d'une ancienne famille de Tamnalt : ce fut un assistant idéal. Juste avant qu'on se rencontre, Mounir fréquentait encore le lycée de Tata mais, à son grand regret, il avait dû abandonner ses études pour participer aux frais d'éducation de ses petits frères et sœurs. Pendant les mois suivants, nous avons travaillé ensemble et une amitié est née entre nous. Ce qui nous valut le surnom de *qahwa b'hlib* (café au lait).

Mais je m'aperçus bien vite que tous ne voyaient pas d'un bon œil mes rapports avec cet indigène et mes interviews de villageois. Ce qui les choquait le plus était apparemment le fait que Mounir, comme la plupart des autochtones du village, était noir. Le maire ainsi que de nombreux autres villageois m'avaient averti qu'il ne fallait pas se fier des noirs. Après avoir éclusé la réserve de vin que j'avais ramenée de la grande ville, un

commandant de l'armée me confia, par exemple : 'Ne crois jamais ce que te dis un Tamnalti, il te dira toujours le contraire de la vérité. Fais-nous confiance, nous voulons simplement t'avertir : prends garde à qui tu fréquentes.'

## BERBERES NOIRS ET ESCLAVES

L'image idyllique des palmeraies luxuriantes cache donc une rude réalité de douloureux contrastes entre différents groupes d'habitants. Comme dans d'autres oasis marocaines, la population de Tamnalt se divise en blancs et noirs. Mais ce qui les différencie, ce n'est pas seulement la couleur de leur peau, c'est aussi leurs fonctions. Les catégories Blanc-Noir, Berbère-Arabe, paysan-nomade se recoupent de plusieurs manières. En outre, les rapports entre ces groupes subissent l'influence du désenclavement administratif de l'oasis, de l'économie monétaire capitaliste et surtout de la migration.

A l'image de nombreuses oasis marocaines, la majorité de la population de Tamnalt fait partie des Haratin, une peuplade plus ou moins noire, mais, visiblement, très mêlée. Les Marocains blancs et autres étrangers prétendent que les Haratin descendent des esclaves venus d'Afrique noire avec le commerce caravanier.

Mais il est plus vraisemblable qu'ils formaient une peuplade autochtone présente au Maroc, au sud du Haut Atlas, depuis des temps immémoriaux. Les descendants d'esclaves, eux, constituent un groupe particulier, beaucoup moins important, et sont nommés *Ismakhen* (Abid). Souvent, les Blancs sont arrivés

plus tard et ont soumis la population noire qu'ils ont trouvée sur place. Les habitants autochtones de l'oasis ont été réduits au rang de serfs et même d'esclaves. Il est donc faux de dire que les premiers habitants étaient des Blancs. La fable selon laquelle les *Haratin* descendent d'esclaves est une bonne excuse pour justifier l'image d'infériorité, de race 'faible' et 'vile' qu'on leur impose et maintenir le statu quo.

Avec les Abid, les Haratin étaient, parce que noirs, placés tout en bas de l'échelle sociale. Mais ils ne forment pas un groupe homogène et se départagent en clans patrilineaires (Aït) rivaux. La différence la plus importante est celle qui distingue un esclave (abd) d'un Haratin 'libre'. Les Abid occupaient le rang le plus bas. Ils cultivaient les champs de leur maître ou remplissaient d'autres tâches à leur service. Le statut de Haratin 'libre' différait d'une oasis à l'autre. En règle générale, ils ne possédaient pratiquement pas de terre ni de droit d'eau ; c'étaient des métayers (khammès) qui cultivaient la terre et les dattiers des propriétaires et des notables du village, et recevaient en contrepartie un très faible pourcentage de la récolte (un cinquième).

Cette élite locale était constituée de *Chourafa*, des clans qui prétendaient descendre du prophète Mahomet, et de *Mrabtin*, les descendants de saints locaux (salihs) et leurs disciples. Malgré leur peau souvent noire, les *Mrabtin* se considèrent supérieurs aux Haratin. Il faut donc conclure que le lignage est, en soi, plus important que la couleur de la peau.

Ces deux groupes de noblesse religieuse sont reconnus comme ayant la baraka, c'est-à-dire la bénédiction divine. Depuis toujours, l'élite blanche a regardé de haut les Haratin qui, en

effet, n'avaient pas de voix dans les *taqbilt* (*Djemââ*) ; c'est le conseil du village où sont prises toutes les décisions importantes. Dans le droit coutumier de nombreuses oasis, les Haratin étaient exclus de la propriété et interdits de port d'armes. Ils vivaient dans des quartiers isolés des forteresses en torchis (*ighrem*, *Ksar* en arabe). Les mariages mixtes (en particulier entre une femme blanche et un homme noir) étaient tabou.

C'est sur cette division en castes qu'était fondé le système agricole de l'oasis au sud du Maroc. Grâce à ce racisme institutionnalisé et à l'inégalité dans la propriété de la terre et de l'eau, l'élite pouvait employer à bas prix les Haratin pour les gros travaux de la terre. Et aussi les charger de l'entretien vital du système d'irrigation.

Malgré leurs différences, tous les habitants sédentaires de Tamnalt ont un point commun : tous parlent, chantent et déclament des poèmes en *tassousit* , une des trois langues berbères parlées au Maroc. Cependant les Berbères blancs ne reconnaissent pas les Oasiens noirs comme un peuple berbère. Le fonctionnaire Idir m'avait expliqué que les vrais Berbères étaient blancs : 'les Berbères sont originaires du Caucase, c'est pourquoi ils ont la peau blanche et souvent les yeux bleus.' Il n'en reste pas moins que les Haratin se sentent berbères jusqu'au bout des ongles. 'Tous ceux qui disent que je ne suis pas berbère sont des menteurs' déclarait, par exemple, Mounir, 'nos usages sont berbères et d'ailleurs, je parle berbère.'

C'est dire à quel point la *berbèritude* est une identité controversée. Pour Mounir, la frontière qui partage les Arabes des Berbères est une frontière linguistique. Il subit comme une injure l'attitude discriminatoire des Marocains blancs. D'autres

critères sont avancés qui parfois sont inséparables : le lignage et 'la culture'.

Ce qui est très significatif, c'est que le terme Haratin n'est employé que par les Blancs, et les Noirs en sont humiliés. Ceux-ci refusent catégoriquement d'être désignés par la couleur de leur peau et insistent sur le fait que les textes religieux proclament l'absolue égalité des fidèles.

L'opinion selon laquelle les 'vrais' Berbères sont blancs est probablement attribuable aux ethnologues français qui, désireux d'établir des catégories bien nettes, ont classé les Haratin sous la rubrique 'esclaves affranchis'. Cette idée a ensuite poursuivi son chemin au point qu'on la retrouve dans les guides de voyage et même dans certaines publications scientifiques. On prétend que le mythe des Berbères blancs a été inventé par les colonisateurs pour s'assurer les bonnes grâces des Arabes blancs déclarés supérieurs et les dresser contre les groupes arabes.

Mais cette classification ne tient pas compte de la situation beaucoup plus complexe des oasis marocaines. Au cours des siècles, les groupes se sont mêlés, de sorte que l'on trouve des Berbères noirs et des Berbères blancs et des Arabes noirs et des Arabes blancs. En fait, la plupart des Marocains arabes sont des Berbères arabisés et islamisés. De nombreux Berbères blancs ont cependant accueilli avec plaisir le mythe colonial puisqu'il confirmait leur rang supérieur de seuls vrais Berbères.

## LA MIGRATION EMANCIPATRICE

Le système de castes du Sud marocain est cependant en train de se disloquer. Les développements turbulents survenus au XXème siècle ont bouleversé la société oasienne. Ils ont mis fin aux préjugés dont étaient victimes les Haratin et les esclaves. En outre, grâce à la migration vers la ville ou vers l'Europe, les Haratin ont su s'arracher à leur état d'infériorité. Ils ont acheté des terres cultivables et des droits d'eau et fait construire de nouvelles maisons. Ils peuvent même se payer le pèlerinage à la Mecque, ce qui confirme définitivement leur statut de *nouveau riche*. Ils refusent désormais de travailler chez leurs anciens maîtres pour une misère ou un pauvre pourcentage des récoltes, ce qui a provoqué, entre autres, l'incurie dont souffrent l'agriculture et le système d'irrigation.

En conséquence de quoi l'influence des Chourafa et des Mrabtin est en train de s'effriter et leur statut de 'noblesse' et de 'sainteté' de plus en plus souvent remis en question. Parmi les jeunes Haratin comme Mounir souffle un vent émancipatoire. Mounir, par exemple, était fier de la *black pride* de sa cousine qu'il espérait passionnément épouser pour échapper à l'oasis. Celle-ci vivait en France et au lieu de se faire lisser les cheveux, elle arborait fièrement sa chevelure rasta.

Le statut économique a cessé –ou presque- d'être en même temps un critère de classe. Ce qui compte, de nos jours, c'est l'argent. Une des sources les plus importantes de la prospérité de la campagne marocaine est l'argent que les émigrés envoient des

villes et surtout de France, des Pays-Bas et de Belgique. Une partie de l'élite blanche qui, au début, ne voyait pas la nécessité d'émigrer, a raté le coche et est maintenant plus pauvre que les Berbères noirs. Dans les oasis isolées comme Tamnalt, l'émigration à l'Étranger est beaucoup moins importante que dans les oasis plus ouvertes situées à l'Est de Ouarzazate : en général, la migration se fait à l'intérieur du pays.

Cependant, les Blancs continuent à se sentir supérieurs aux Haratin qu'ils appellent encore pour rire *abd* (esclaves). Beaucoup de Blancs refusent encore de vendre des terrains aux Noirs et ils repoussent comme ridicule rien que l'idée que leur fille pourrait épouser un Noir. De leur côté, les Haratin voudraient justement épouser une femme qui soit le plus blanche possible. Comme quoi la domination culturelle des Blancs est plus difficile à éliminer que leur ancienne domination économique.

## SEDENTARISATION

Depuis quelque temps, on constate aussi une certaine migration en sens inverse : vers les oasis. La palette ethnique de Tamnalt s'en trouve enrichie et les rapports locaux tendus. A Tamnalt, on me proposa un logement dans le Bloc dit 'Dou Blal'. Ce nouveau quartier, composé de huttes en torchis, avait été planifié et bâti de l'autre côté de la grande route , près du vieux ighrem. La première fois que j'allai remplir mes bidons d'eau à la fontaine centrale, je constatai, à mon grand étonnement, que les jeunes

filles qui m'aidaient en gloussant parlaient l'arabe. Elles faisaient partie du Dou Blal, une tribu blanche, nomade arabophone qui s'était installée à Tamnalt et dans les alentours au cours des dernières décennies.

Comme toutes les oasis, il fut un temps où Tamnalt ne pouvait se passer du commerce et de la protection des nomades. Ceux-ci assuraient les contacts entre l'oasis et les régions du Sénégal et du Mali actuels ainsi que les régions contrôlées par les sultans (bled el makhzen), situées au Nord de l'Atlas. A cette époque, le Sahara ne constituait pas, comme maintenant, une frontière entre l'Afrique du Nord et l'Afrique sub-saharienne, mais ressemblait plutôt à une mer intérieure où les chameaux servaient de bateaux pour faire la liaison entre le Nord et le Sud du Sahara.

Dans ce commerce caravanier transsaharien, les oasis servaient de points-relais et de marchés. Entre le seizième et le dix-neuvième siècle, Tamnalt avait été un centre important du commerce de l'or, du sel et des esclaves. Leur relative prospérité et leur situation stratégique faisaient des oasis une proie idéale pour les tribus plus ou moins nomades qui dominaient les rives du Sahara. La population oasisienne était donc contrainte d'établir des contrats de protection avec une des tribus nomades rivales entre elles. En échange, elle payait un tribut qui permettait aux nomades d'acquérir des terres dans l'oasis.

Les nomades, fiers de leurs traditions guerrières et commerçantes, avaient toujours regardé de haut les paysans oasisiens sédentaires. La culture de la terre était, à leurs yeux, une

activité inférieure. Depuis 1865, Tamnalt vivait sous la protection de la tribu arabophone de Dou Blal. Les rapports entre Berbères oasiens et leurs ‘protecteurs’ arabes étaient assez difficiles. Les Dou Blal acquéraient non seulement des terres mais aussi des esclaves parmi la population oasienne. Cet esclavage a duré jusqu’aux années ’50 et ’60 du XXème siècle.

Les changements politiques et économiques de la fin du XIXème et du XXème siècles allaient cependant saper les bases de la domination militaire des Dou Blal. Les frontières coloniales qui traversaient le Sahara les empêchèrent de circuler et de pratiquer librement leur commerce. L’arrivée des transports motorisés rendit le commerce caravanier moins lucratif. Après La Marche Verte de 1975, par laquelle l’Etat marocain annexa le Sahara espagnol, il fut définitivement impossible aux caravaniers de traverser la frontière algérienne. La guerre entre le Maroc et Polisario -qui voulait créer une république indépendante du Sahara Occidental – opéra comme un catalyseur sur le processus de sédentarisation, déjà amorcée, des Dou Blal.

Poussés dans leurs retranchements, ceux-ci se sentaient menacés au Sud et leurs troupeaux furent souvent pillés par Polisario. En 1975-1976, le caïd fit bâtir ce quartier Dou Blal pour offrir un toit aux nomades pauvres. Privés de leurs sources de subsistance traditionnelles, ces anciens seigneurs du désert sont réduits ici à la plus profonde misère. Ils ne disposent généralement ni des moyens, ni des connaissances ni des réseaux qui leur permettraient de suivre la migration vers la ville et, encore moins, vers l’Europe. La plupart d’entre eux sont

employés par l'armée et, subsidiairement, ils possèdent parfois un lopin de terre et sont salariés ou gardiens de la récolte de dattes.

L'établissement de ces nomades arabes a soulevé de fortes émotions parmi les autochtones de Tamnalt. On parle même de haine et de jalousie qui unit les oasiens blancs et noirs dans la même horreur des anciens nomades arabes. Au début, les Tamnalti et les Dou Blal se lançaient des pierres de part et d'autre de la route qui sépare l'ighrem du bloc des nouveaux venus. Entre temps, les villageois se sont résignés à la situation actuelle mais s'ils vivent côte à côte, ils ne se fréquentent pas.

Idir déclarait que les gens du village vivaient ensemble dans un état 'pacifié'. Ahmed, un Tamnalti noir, enseignant à l'école élémentaire du village, soulagea un jour son cœur auprès de moi : « Les Dou Blal ne sont pas des humains, ce sont des sous-humains, ils dévalisent nos champs. C'est une vraie plaie. S'ils continuent à nous voler, je finirai pas perdre patience et par en massacrer un. Si tu les prends sur le fait, tu ne peux rien faire d'autre que leur interdire l'accès aux champs. Mais, évidemment, au bout de deux semaines, ils reviennent. »

Tout montre que les villageois préfèrent régler leurs problèmes entre eux et éviter le plus possible l'immixtion des autorités. Ce qui nous permet de distinguer un quatrième groupe : les *makhzen* ou représentants de l'autorité - militaires, gendarmes dont on se méfie comme de la peste, les fonctionnaires venant de l'extérieur' et le caïd. Les Tamnalti aussi bien que les Dou Blal considèrent généralement ces

makhzen comme des intrus. De leur côté, les Makhzen nourrissent un profond mépris pour les villageois, en particulier pour les ‘Noirs’ qui sont, selon eux, méfiants, paresseux et stupides.

## L’AUTHORITE DE L’ETAT

Au fil du temps, j’ai pris la mesure de deux erreurs que j’avais commises en arrivant. Sans m’en rendre compte, je m’étais installé du mauvais côté de la route – Bloc Dou Blal. Mais après coup, l’autre erreur s’est révélée encore plus grande : j’avais des contacts avec Abdelwahid, un gendarme, qui passa bientôt pour mon ami. Abdelwahid, un jeune homme sympathique et lettré, s’ennuyait à mort et bavardait volontiers avec moi. Il m’invitait aussi régulièrement à prendre un verre chez lui. Selon Mounir, plusieurs personnes avaient refusé de m’accorder une interview à cause de cette mauvaise fréquentation. Dans l’intérêt de ma recherche, j’ai dû, à regret, m’éloigner d’Abdelwahid.

Pour comprendre cette méfiance invétérée envers les représentants de l’autorité, il importe de savoir que Tamnalt et la majeure partie du Maroc profond étaient, jusqu’au XX<sup>ème</sup> siècle, autonomes, c’est-à-dire non soumis à l’autorité des sultans. L’Etat était un ennemi dont le but principal était de lever des impôts et de ‘recruter’ des esclaves pour l’armée des sultans dans les environs de Tamnalt.

La résistance des tribus de l’Intérieur ne fut brisée qu’à la colonisation du Maroc. Entre 1912 et 1933, une intervention militaire sans merci arriva à soumettre ces tribus libres à

l'autorité de l'Etat. Dans ce processus de 'pacification', selon l'euphémisme employé par les colonisateurs français, Tamnalt fut occupé en 1922. Pour renforcer leur annexion à l'Etat colonial, les Français construisirent une piste, une ligne télégraphique et bâtirent un bureau administratif, un logement de fonction et une caserne au sommet du village –point on ne peut plus symbolique !

Après l'indépendance (1956), l'Etat marocain prit le relais. Les fonctionnaires français furent remplacés par des makhzen : caïd, fonctionnaires et professeurs venus de l'extérieur. Le poste militaire français fut occupé par les Forces Royales Marocaines. L'armée et la gendarmerie se pavanaient partout dans l'oasis et aux alentours. Et leur présence peu discrète fut encore renforcée par le conflit au sujet du Sahara Occidental. Les fonctionnaires et les militaires –blancs- viennent généralement des régions plus septentrionales et plus urbaines du Maroc. L'arabo-marocain qu'ils parlent est très différent du berbère local et du dialecte arabe que parlent les Dou Blal. Du point de vue culturel, ils sont très éloignés des Tamnalti. Détail significatif : les Tamnalti parlent d'eux en termes d' 'étrangers' ou de 'Marocains'.

Ces étrangers, et tout particulièrement les gendarmes qui étalent sans vergogne leur pouvoir corrompu, ne font aucun effort pour combattre leur mauvaise réputation de représentants du gouvernement central honni. Ils avaient placé un barrage permanent à l'entrée du village où tous les véhicules étaient soumis à un contrôle minutieux. Pour en abrégier la durée, les gens glissaient quelques dirhams dans la main du gendarme de service si bien que l'on peut parler d'une manière détournée de lever un péage. Et ils intimidaient la population. Un jour, Mounir

se précipita dans ma hutte, tout bouleversé. Il avait rencontré au village un gendarme qui lui avait donné l'ordre de lui faire une course chez l'épicier de l'autre côté du village. Mounir n'avait pas osé refuser mais il se sentait humilié : « Nous ne sommes pas leurs esclaves ! Mais on ne peut rien faire contre eux ! Si on refuse, ils se vengeront sûrement d'une manière ou d'une autre. Ils sont au-dessus de la loi, ils peuvent faire tout ce qu'ils veulent. Quand on va se plaindre chez le commandant, on risque tout simplement de se faire rosser ! »

Dans leur manière de vivre, ces fonctionnaires locaux – jeunes soldats et gendarmes, souvent célibataires- ne faisaient rien, non plus, pour se faire aimer. On les plaçait en début de carrière dans ce genre de bled pour former leur caractère. Ils considéraient leur poste à Tamnalt comme un exil et ils tentaient de s'amuser entre eux comme ils pouvaient. Ce sont surtout les gendarmes qui dépassaient les bornes par leur abus de cigarettes et d'alcool. Pendant mon séjour, je voyais toutes les semaines un taxi, une Mercedes, plein de prostituées d'un village voisin qui venaient vendre leurs charmes aux gendarmes et aux fonctionnaires de l'extérieur. Ils m'ont même invité quelques fois à aller faire un tour chez les prostituées de Tata. « Ils ne respectent pas notre manière de vivre », me dit une fois Mounir qui était totalement abstème, ils provoquent les villageois. Ils ne sont pas là pour nous, mais contre nous. »

Si un villageois entretient des rapports trop étroits avec les makhzen locaux, il se rend suspect aux yeux de ses congénères qui voient en lui un traître en puissance. C'est pourquoi tout le monde se tient à l'écart des représentants de l'autorité. Les conflits sont résolus coûte que coûte à l'intérieur de la

communauté villageoise. Faire intervenir le caïd ou la gendarmerie est considéré comme un vrai scandale.

L'ironie veut que c'est justement l'intention de l'Etat marocain. Faire circuler dans tout le pays les fonctionnaires et les gendarmes est une méthode napoléonienne éprouvée de *nation building*. En déplaçant régulièrement ses employés, l'Etat prévient toute alliance avec la population locale qui pourrait miner son autorité.

Les fonctionnaires venus de 'l'extérieur' n'inspirent aucune crainte aux villageois, seulement du mépris. Ils ont la réputation de ne rien faire pour la population locale. « Le Ministère de l'Agriculture dort d'un sommeil très profond » déclarait Ahmed, l'enseignant. « Ce type est assis à son bureau devant une belle photo (du roi) accrochée au mur. Ça fait un effet bœuf, mais pour nous, ils n'ont jamais rien fait. »

Il ne faut pas en conclure que tous les représentants de l'autorité sont des hommes antipathiques. Au contraire, des gens comme Abdelwahid étaient souvent des jeunes gens amicaux, sensibles qui, en privé, regrettaient souvent la corruption et les abus de pouvoir. Certains, même, tentaient d'établir des rapports amicaux avec les villageois, mais ils se heurtaient à un mur de méfiance.

A l'opposé, il y avait bien quelques villageois qui avaient le courage de transgresser les frontières entre blanc et noir, Arabe et Berbère, villageois et makhzen. Mounir, par exemple, avait des contacts avec 'l'autre côté' de la route. A l'époque de ma recherche, en 1993 – juste avant l'arrivée en masse des antennes paraboliques dans la campagne marocaine- il était le pivot d'un circuit informel d'échange de bandes vidéos. Mounir en profitait

pour s'introduire dans plusieurs maisons. C'est ainsi qu'il fit la connaissance d'Amina, la jeune et belle épouse d'un gendarme de Tamnalt. Elle se maquillait, portait des vêtements modernes et pas de voile. Elle était, pour cette raison, l'objet des critiques des villageois. Elle venait de Casablanca et s'ennuyait à mourir dans ce bled. Regarder des films en compagnie de Mounir et converser avec lui brisait la monotonie de sa vie. Je m'aperçus que Mounir échangeait souvent des bandes vidéos avec elle. Il se tenait sur le seuil de sa porte et plaisantait avec elle sous les regards réprobateurs des voisines.

Les rapports ethniques dans cette oasis se distinguent donc par leur complexité qui va bien au-delà des simples oppositions entre Berbères et Arabes. En outre ces rapports ont été bouleversés par les mutations fondamentales du contexte politique et économique au niveau national et international. Alors que Tamnalt a été longtemps un centre important du commerce saharien, l'oasis se trouve, de nos jours, au propre comme au figuré, en marge du monde moderne. L'annexion à l'Etat et à l'économie de l'argent, la construction des infrastructures, la perte de l'autonomie juridique, l'abolition de l'esclavage et l'institution de frontières jadis inconnues ont ruiné certains groupes mais ouvert de nombreuses possibilités à d'autres.

Tandis que les nomades-Dou Blal ont été plus ou moins contraints de se sédentariser, les Haratin, jadis plutôt casaniers, sont partis à l'aventure vers les villes et même jusqu'en Europe. Grâce à cette 'mobilité', les Berbères ont pu échapper à la suffocation de la société oasienne et réussi, presque tous, à s'émanciper de l'élite religieuse des Chourafa et des Mrabtin.

Les nomades-Dou Blal sont ceux qui se sont le moins adaptés au nouveau contexte politique et économique.

L'intensification de l'influence de l'Etat se manifeste finalement par l'établissement d'un quatrième groupe de représentants des makhzen qui se relaient et envers lesquels les villageois affichent une méfiance collective. Pour moi qui étais un chercheur étranger, il s'est révélé impossible de rester neutre à l'intérieur de ces rapports délicats. La fréquentation d'un membre d'un certain groupe est vite considérée comme un choix contre un autre groupe.

Les groupes, différents par leur langue, leur culture et leur aspect physique, ont trouvé un modus vivendi en s'occupant le moins possible les uns des autres. Dans l'oasis règne la haine entre l'élite blanche des Mrabtin et des Chourafa d'un côté et les Haratin, en majorité émancipés, de l'autre. L'opposition la plus importante est celle entre les villageois sédentaires et les anciens nomades Dou Blal. Ils vivent dans deux quartiers du village, séparés par une route, mais ils ont un ennemi 'commun' : les Makhzen locaux. Le cloisonnement se base aussi sur la religion : les Nomades, les Haratin et les Makhzen pratiquent leur religion dans trois mosquées différentes.